

Sincérités

Avant-propos

Je n'étonnerai personne en posant comme axiome que *peindre avec Art* exige beaucoup plus d'un peintre que le simple fait d'avoir gagné son pari technique par rapport au métier ou encore d'avoir éduqué sa sensibilité visuelle.

Au milieu du XX^e siècle, Paul-Émile Borduas demandait : « L'art véritable n'est-il pas celui qui fait la somme des expériences de la vie sur tous les plans ? » Aujourd'hui, sans chercher à attiser la moindre polémique, j'aimerais attirer votre attention sur le fait que le peintre a écrit *des expériences de la vie* et non *des expériences de la vie personnelle d'un peintre*. À mon sens, la nuance est de taille ! Dans le même ordre d'idées, Leonardo da Vinci n'a-t-il pas jadis affirmé : « Le peintre doit tendre à l'universalité » ?

Dès lors, comment ne pas croire que certaines expériences de la vie détiennent, ne serait-ce que potentiellement, le pouvoir de propulser un peintre au delà de son propre métier, de sa sensibilité et de lui-même.

Les yeux de Florence

Florence, la fille d'un couple de mes amis, devait avoir presque quatre ans au moment où se déroulèrent les événements que voici.

La fillette, sa mère et moi attendions au restaurant familial l'arrivée de son père, qui tardait. Pendant que Florence s'impatientait en dépit des efforts de sa mère pour la distraire, je me suis souvenu que la petite aimait crayonner. Par coïncidence, je venais justement d'acheter du matériel à esquisser. L'occasion me semblait trop belle pour la laisser passer.

En même temps que Florence et moi nous nous installions par terre, je me disais que très certainement elle n'avait jamais dessiné sur de si grandes feuilles de papier ni tenu dans ses menottes une barre de graphite (une barre rectangulaire composée de mine de plomb, sans gaine en bois, résistante, peu salissante, très polyvalente et capable de créer lignes et volumes d'un seul geste). Ça promettait !

Et nous dessinions, seule et seul, ensemble, à tour de rôle... sur des dessins individuels, communs, échangés ou même volés... tantôt ma main guidait la sienne, tantôt sa main posée sur la mienne la faisait réagir telle une servodirection ; nos mains sautillaient à travers ses éclats de rires. Les graphites pouvaient s'envoler, virevolter, rebondir en autant de traces grises sur le papier ; tout était possible, rien n'était écarté d'emblée.

Souvent je l'amusais pour le pur plaisir de la surprendre. Une courbe qu'elle venait de dessiner devenait un oiseau lorsque j'y ajoutais bec et œil, quelques instants plus tard deux lignes sur une boule grise abandonnée suffisaient à matérialiser la moustache d'un chat... Ah ! quel plaisir de voir la petite s'émerveiller de tout et de rien. Une heure passa ainsi, et son père arriva.

Dans les jours qui ont suivi, j'ai repensé à Florence pour me dire qu'en somme, elle m'avait tout candidement indiqué que dessiner signifie en réalité *danser-avec-la-main-pour-le-simple-plaisir-de-la-ligne*. La leçon porta fruit. En fait depuis

ce temps, je n'ai pu dessiner autrement que dans le même état d'esprit.

Borduas disait : « Les dessins d'enfants ne sont si émouvants qu'à cause de leur inaptitude à résoudre rationnellement les problèmes posés à leur sensibilité. Il suffit au maître d'indiquer un moyen, une solution rationnelle pour qu'aussitôt l'enchantement disparaisse de leurs dessins. » Sous cet éclairage, que pourrais-je penser de l'heure passée en compagnie de ma jeune amie ?

De mon côté, j'ai voulu tout simplement jouer avec Florence ; en tentant de le faire à son niveau, sans la diriger, sans chercher à lui montrer quoi que ce soit. Les graphites et feuilles de papier n'auront été qu'un jouet, jamais rien de plus.

Florence fut quant à elle très généreuse. Elle m'a fait comprendre qu'en matière de dessin (et par extension, en matière de couleur et de peinture), peu importe l'impasse réelle ou apparente, il existe toujours une solution irrationnelle possible. Une solution capable d'ouvrir une nouvelle piste imaginative et de créer à l'occasion un enchantement.

(En aparté) Peu de temps après la rencontre avec Florence, j'ai épinglé en retrait de ma table à couleurs une note qui, au risque de le répéter, me rappelle constamment cette sagesse d'atelier selon laquelle « Il existe toujours une solution irrationnelle possible ! Elle se manifestera en temps voulu. Il ne sert à rien d'en anticiper les quand-et-comment. » Cette certitude me permet aujourd'hui de garder confiance devant une toile au chevalet qui, du fond d'un épais brouillard, me hurle que « Ça ne marchera jamais ! »

Un peintre n'est pas un enfant de trois ans, mais il a déjà eu cet âge auquel chacun de nous fait l'expérience bien humaine

de l'émerveillement. J'y reviendrai, mais avant je dois vous parler d'une autre personne.

Les yeux de Lucienne

Lucienne est morte des suites d'un cancer dont les attaques s'étaient poursuivies pendant plusieurs années, chaque nouvel assaut de la maladie l'ayant rongée et handicapée un peu plus. Six mois avant de mourir, elle a appris que la médecine ne pouvait plus rien pour elle.

Dans ses derniers mois, j'ai beaucoup côtoyé Lucienne, l'aidant, l'écoutant, l'accompagnant à l'hôpital et dans de quelques rares sorties devenues de plus en plus problématiques.

Parfois son impossibilité d'accomplir une tâche toute banalement quotidienne la faisait rager ouvertement; mais ce n'était que dans la solitude de sa chambre qu'elle se permettait vraiment de pleurer. Malgré tout, dès que la maladie lui laissait un peu plus d'énergie que de coutume, elle en profitait au maximum pour faire quelques petites choses devenues importantes à ses yeux. Une revanche qu'elle prenait, au risque d'abuser de ses forces.

De temps à autre au fil des semaines, j'ai pu remarquer le regard de Lucienne lorsqu'il se posait sur des gens ou des objets qui comptaient pour elle. Un regard que je ne saurais décrire avec justesse autrement qu'en évoquant aujourd'hui les sentiments d'urgence et de sincérité qui en émanaient.

Lucienne est morte à 80 ans. Elle avait été une femme très généreuse de sa personne; elle était aussi ma mère.

(En aparté) Je profite de l'occasion pour mentionner que je suis né orphelin et que, n'eût été de la générosité de Lucienne et de Gérard qui m'ont adopté à l'âge de cinq mois, je n'aurais

peut-être pas eu de parents. J'ai eu une belle enfance grâce à eux.

À l'opposé, si mon sort avait été de grandir sans famille, j'aurais pu être du nombre des orphelins de Duplessis (Des enfants illégitimes, des enfants du péché, mensongèrement étiquetés malades mentaux, internés dans des hôpitaux psychiatriques, souvent privés d'éducation, victimes de sévices physiques et d'abus sexuels, tenus de travailler auprès de personnes âgées elles aussi internées. Des enfants sans voix entourés d'hommes et de femmes qui se sont tus sciemment.) Je n'ai jamais oublié qu'un tel enfer aurait pu être le mien.

Dans un Québec étouffé par le carcan de la religion catholique romaine, l'État, des congrégations religieuses, des médecins ont jadis pratiqué de concert la ségrégation et l'apartheid à l'égard d'enfants, et ce en violation des droits humains les plus fondamentaux. Le tout pour des raisons idéologiques, religieuses et financières. Je n'ose pas songer à ce que ma vie aurait été si l'étoile jaune de la bêtise humaine avait été cousue sur mon certificat de naissance.

Serait-on surpris de savoir que, quant à moi, tous ceux qui adhèrent aveuglément aux dogmes et dictats d'une quelconque autorité politique, civile, religieuse, professionnelle ou militaire doivent être considérés comme des gens dont le jugement et l'humanisme laissent très profondément à désirer?

Peintre, serait-on étonné de me voir intraitable à l'égard des bien-pensants de l'Art, autre caste d'infréquentables?

Mais passons, il est grand temps de revenir au texte principal.

En plus de mes préoccupations de l'époque, j'avais entrepris puis terminé la lecture de *Lettres à son frère Théo* écrites par Vincent van Gogh. Et quand l'ombre des funérailles de

ma mère s'était un peu dissipée, je n'ai pu m'empêcher d'établir un certain parallèle entre la maladie de Lucienne et celle du peintre. Je m'explique.

Au fil de sa correspondance, Van Gogh m'avait semblé de plus en plus craintif et impuissant par rapport aux crises qui le secouaient, pressentant très certainement qu'une d'entre elles finirait bien par l'emporter un jour ou l'autre... ce qui arriva.

Au couchant de sa vie, Vincent a peint 70 de ses meilleures toiles en moins de deux mois à Auvers-sur-Oise. Des toiles que j'avais considérées jusqu'alors comme les matérialisations d'une quête artistique effrénée. Mais maintenant elles me semblaient devoir une grande part de leur force picturale à un certain regard que l'on pose sur les choses et les gens quand on se sait condamné... le même regard que celui de mère.

La certitude de sa propre fin est une expérience de vie si puissante qu'elle transforme le regard de quiconque se sait dans ses dernières foulées. Ma mère a eu une dernière générosité à mon endroit, celle de montrer comment voir le monde un peu par ses yeux.

Et si elles étaient peintres

Maintenant, si vous le voulez bien, imaginons Florence et Lucienne dans mon atelier regardant dehors un érable par une matinée d'été ensoleillée. Prenons-les à tour de rôle en leur accordant, mais à leur insu, toute la maîtrise technique nécessaire pour peindre.

D'abord Florence, qui voit les choses pour la première fois. Certes la *chose-au-dehors* lui semble verte, brune et peut-être même bleue, la fillette ne sachant pas à coup sûr que le ciel transperce la frondaison. Mais est-ce bien important ?

La bambine prend ses couleurs et se met à la tâche de peindre... Faux! elle prend ses couleurs et en barbouille la toile. Peut-être posera-t-elle un bleu sur un vert, peindra-t-elle à tout hasard des rectangles verts ou encore usera-t-elle de bleus opaques et de bruns transparents.

(En aparté) Ce faisant, ma jeune amie aura tour à tour enfreint les règles de la superposition des plans, de la concordance de la forme, de la densité de la matière, que sais-je encore? Si j'interrogeais Florence, elle me répondrait peut-être que « Les g'and pe'sonne sé'ieuz ont des 'ègles. Mais, moi qui ne sait ni les lire ni les écrire, comment pourrais-je les connaître? Et au fait, dis-moi qu'est-ce qu'une règle et pourquoi en aurais-je besoin? ».

Faut-il ajouter que tout, et en particulier l'histoire de la peinture, corrobore amplement le bien-fondé de l'attitude de Florence? Mais qu'importe! car de toute manière la fillette ne saurait prononcer justifications sans se mettre à rire (ni moi non plus d'ailleurs).

Si tout à coup Florence voit une chose monter sur le tronc de l'arbre et se cacher dans le feuillage, elle cherchera du regard la chose inconnue et, la trouvant, se retournera vers moi en criant « *rega'd!* » et fera naître sur la toile une ligne ondulante *couleur-écureuil*.

L'instant d'après elle entrevoit son chat adoré poursuivre le rongeur dans l'arbre. En un éclair, l'écureuil est abandonné et sa ligne s'en trouve métamorphosée, continuée *forme-et-couleur-chat*. Ensuite peut-être apparaîtront sur la toile *papa-chat, maman-chat et bébé-chat*. Car dans sa candeur Florence en sera possiblement venue à la conclusion toute ludique qu'un érable est en quelque sorte une *maison-à-chats*. Et ainsi de suite...

Maintenant, au tour de Lucienne, qui regarde les choses pour la dernière fois.

L'érable, elle l'a déjà vu si souvent... feuillu, rougi, dénudé, gorgé de bourgeons, protégeant un passant de la pluie, servant de point d'attache pour une corde à sauter, et encore... Mais maintenant il ne reste qu'une seule toile possible pour enchâsser un si grand nombre de souvenirs, pour revoir l'arbre et anticiper son destin.

Lucienne prend ses couleurs et se met à la tâche de peindre... Faux! elle prend ses couleurs et en empreint la toile. Peut-être peindra-t-elle le tronc d'un seul geste arraché du noir de la terre; marquera-t-elle avec insistance la première fourche; disposera-t-elle des bribes d'une ramure tantôt papillotante d'orangés, tantôt épaissie de verts profonds, tantôt dénudée, tantôt absente; tracera-t-elle l'ombre du tronc telle une silhouette humaine découpant la terre?

(En aparté) Je pourrais interrompre la peintre et lui faire remarquer : « Je vois que tu as peint le tronc comme un automate l'aurait fait ; la fourche comme une expressionniste ; la ramure, ici comme un pointilliste mais là autrement, avec une idée de simultanéité si propre aux cubistes ; l'ombre, comme un surréaliste l'aurait projetée. »

Et Lucienne de riposter : « J'ignore tout de ces gens dont tu me parles. Penses-tu vraiment que je classe la vie en -isme, me crois-tu si insensible ? Dans les faits, j'ai vu l'érable pousser d'un seul élan, je lui ai retiré son tuteur quand deux fortes branches se sont dessinées, j'ai admiré sa ramure en toutes saisons et je me suis souvent assoupie sous son couvert. »

Mais aujourd'hui des taches blanches et nuageuses sont peintes sur la ramée au risque de dématérialiser l'érable et de le fondre rêveusement à l'horizon.

Le temps manque... l'urgence se fait sentir... il faut conclure... vite... quelques rouges pour l'automne prochain qu'on ne verra pas... une ligne noire pour une feuille qu'on ne pourra ramasser... un bout de ciel devenu violacé... une froide craquelure d'acier sur le tronc qui devra céder à son tour... mais d'ici là... encore un peu de temps pour... le cercle du ballon d'un enfant qui... l'esquisse de la roue d'une bicyclette accotée contre... et une dernière *ligne-couleur-écureuil-digne-de-Florence*, une ligne si tendre...

(En aparté) J'ai retenu l'exemple de l'érable pour sa matérialité, mais j'aurais pu tout aussi bien prendre une couleur pour tout sujet pictural. Dans ce cas un vocabulaire-couleur aurait remplacé le vocabulaire-objet. Et si Florence et Lucienne avaient été coloristes? Il vaut la peine de revoir deux passages précédents :

« Si tout à coup Florence voit une chose colorée monter sur une verticale bleu outremer et se cacher dans un bleu plus opaque, elle cherchera du regard l'étrange manifestation et, la trouvant, se retournera vers vous en criant rega'd! et fera naître sur la toile un phénomène couleur de nom inconnu. »

« Dans les faits, j'ai vu le bleu outremer pousser d'un seul élan, je lui ai retiré sa translucidité quand deux fortes opacités se sont dessinées, j'ai admiré ses déclinaisons sur bon nombre de toiles et je me suis souvent reposée dans ses profondeurs. »

Bien que la couleur soit devenue le seul univers visuel possible, les attitudes sont demeurées quasi inchangées.

Seul

Florence et Lucienne quittent mon atelier, me laissant seul avec leurs toiles, que je m'empresse d'accrocher au mur pour

mieux les considérer. Décidément, les tableaux me plaisent, et j'ai le reste de la journée devant moi.

Parce que je ne suis ni un critique ni un évaluateur, j'es-camote sur-le-champ toutes les questions de mesures et de comparaisons. Côté technique, rien à redire, rien à apprendre. Mes yeux devront s'occuper autrement et, si je suis patient...

... Vraiment très patient... peut-être en arriverai-je à m'apercevoir qu'une toute jeune enfant ne cherche jamais à *faire-un-tableau*, qu'une personne dans son crépuscule non plus, que voir pour la première fois se conjugue sans mémoire et que voir pour la dernière fois n'actualise que l'essentiel.

Et si un peintre ne cherchait pas à *faire-un-tableau*? Et si chaque touche sur la toile était le clignement adroit ou maladroit d'un regard renouvelé? Et qu'en même temps une touche matérialisait pour le peintre son dernier élan visuel, son dernier jeu coloré, sa dernière empreinte sur terre...? Alors le peintre vous dirait :

« Hier je n'ai rien vu, demain je ne verrai peut-être plus, mais aujourd'hui!... car peindre, c'est voir pour la première et dernière fois. »

Il existe bien sûr d'autres expériences de la vie, mais l'ascension et le déclin d'un être humain sont certainement parmi les plus fortes et ne sauraient être écartées. En peinture, de telles expériences de la vie se concrétisent par des *attitudes picturales* qui rapprochent le peintre des fondements même de l'existence. Depuis Lascaux et Altamira les *états d'esprit propres à l'Art* et les *états d'esprit de la Vie* ne sont-ils pas frères de sang?

Si le plaisir de voir et le désir de faire sont les assises du métier de peindre, la sincérité en est la raison d'être. Si on s'entend pour dire que le pouvoir d'exécuter d'un peintre va

au delà du pouvoir de penser ou de rêver, la sincérité va quant à elle bien au delà du pouvoir d'exécuter.

Je suis d'accord avec Borduas lorsqu'il affirme que «... l'authenticité de l'expression est la qualité la mieux cachée qui soit à son auteur » et que «... authenticité et générosité sont synonymes [...] toutes deux sont gratuites par nature, inexploitable... » ; et ce, qu'on soit maître ou novice !

La sincérité picturale a ses exigences

Et si je n'avais pas accordé d'emblée à Florence et à Lucienne toute la maîtrise technique nécessaire pour peindre ? De toute évidence, les yeux des deux peintres seraient demeurés inchangés. Par contre, la faiblesse de leurs moyens techniques aurait fait obstacle. Florence n'aurait su trouver la *couleur-écureuil* de son émerveillement, ni Lucienne réaliser sa froide craquelure d'acier sur le tronc de l'érable. Bref, si l'impuissance technique ne compromet en rien la sincérité humaine, en revanche elle rend quasi impossible la sincérité picturale.

Borduas a déjà écrit « Mes œuvres ne comptent que par leur sensibilité. La sensibilité ne s'exprime que dans l'extrême intelligence. » Pour les besoins du présent chapitre, j'ai bien envie de reprendre sa phrase à mon compte : « Les œuvres ne comptent que par leur sincérité picturale. La sincérité picturale ne s'exprime pleinement que dans l'extrême intelligence du métier de peindre. »

Dans un autre ordre d'idées, je crois qu'un peintre ne devrait jamais chercher à cloner un tableau ou si vous préférez à faire un second tableau à l'image ou aux mêmes choses picturales d'un premier, surtout s'il est particulièrement bien réussi.

Quant à moi, les expressions *voir pour la première fois* et *voir pour la dernière fois* doivent être prises littéralement.

Générosité de l'acrylique

Si vous le permettez, une dernière citation de Borduas : « Picasso a raison de répondre, à qui lui demande ce qu'il cherche : *Je ne cherche pas, je trouve*. Car trouver en art veut dire vivre harmonieusement la vie de l'art. Il n'y a qu'une condition possible de vivre harmonieusement toute vie, celle du cœur, de l'esprit largement ouverts. Le reste est ensuite donné par surcroît. »

Il y a de ces jours où tout coule de source, comme si l'acrylique elle-même chuchotait au peintre « Repose-toi, laisse-moi faire, je t'emmène. » Des jours où tout ce qu'un peintre a patiemment cultivé par le travail et l'imagination lui est rendu décuplé.

Et « le reste est ensuite donné par surcroît »... Telle est la générosité de l'acrylique et de la peinture en général. Seule cette générosité, qui ne peut provenir que de la matière même, rend possible toutes les *ré-imaginations* picturales et ultimement l'Art .

Un *bon tableau* est toujours un tableau qui aura été *donné au peintre*... comme ça... gratuitement... par la vie .